

Place aux livres

Number 57, Spring 1999

Paysages archéologiques
Archeological Insights
Paisajes Arqueológicos

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/7823ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (print)

1923-0923 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(1999). Review of [Place aux livres]. *Cap-aux-Diamants*, (57), 58–62.



Pierre Philippe Brunet et Jean O'Neil. *Les escaliers de Montréal*, Montréal, Éditions Hurtubise HMH, 1998, 112 p.

En cette fin de siècle, pour ne pas parler de millénaire, où l'apocalypse virtuelle claiionnée à cor et à cri en effraie ou en amuse plus d'un, le temps réel semble souvent rétrécir à vue d'œil. À toujours courir entre la maison, le travail et le supermarché, on finit par ne plus voir le monde qui nous entoure. Il suffirait parfois d'un peu de musique, d'une promenade ou d'un livre pour sortir de sa torpeur. Dans ce contexte, *Les escaliers de Montréal* arrive à point nommé pour qui veut «prendre le temps».

Prendre le temps pour lire la poésie et la prose de Jean O'Neil, prendre le temps pour contempler les nombreuses photos de Pierre Philippe Brunet, c'est prendre le temps de réaliser à quel point notre environnement urbain recèle des trésors ignorés. Les escaliers extérieurs qui ornent la façade des immeubles à logements de certains quartiers de Montréal constituent sans doute l'une des curiosités architecturales parmi les plus originales en Amérique.

C'est à la fin du XIX^e siècle, sous la forte poussée de l'industrialisation, que la construction domiciliaire fit un bond spectaculaire à Montréal et à Québec. Pour satisfaire à la demande croissante des familles nombreuses venues trouver du travail à la ville, les promoteurs immobiliers construisent des logements multifamiliaux de deux ou trois étages. «Ce type d'immeuble est reconnaissable à ses murs mitoyens, ses escaliers extérieurs, son toit plat et la superposition verticale de deux ou trois appartements. L'exigence d'une marge de recul de trois mètres en façade donna lieu aux escaliers extérieurs, maximisant ainsi la surface habitable du premier plancher, ainsi que l'ajout de balcons.» (Voir *Cap-aux-Diamants* hors série «Limoulu, cent ans d'histoire», p. 41).

C'est sous une sombre et triste couverture que se révèlent les beautés discrètes de Montréal. Le livre est divisé en quatre cha-

pitres suivant le rythme des saisons. Grâce aux magnifiques photos de Brunet, où les formes et les couleurs attisent notre curiosité, on redécouvre une ville romantique et joliment fleurie en été, sereine et féérique en hiver. Sous la plume de O'Neil, on se met à rêver à ce petit univers peuplé de rires et de pleurs d'enfants, de rencontres amoureuses, de commérages entre voisines et de forçats d'un jour vociférant tous les objets du culte catholique sous le poids d'un éléphantescue réfrigérateur. Étrangement, ce petit monde évoqué par l'auteur n'apparaît pas sur les photos où escaliers, balcons et trottoirs restent désespérément déserts! De plus, l'auteur semble interpréter plutôt librement l'histoire sociale et culturelle de cette particularité architecturale bien québécoise que sont les escaliers extérieurs.

Prendre le temps d'admirer l'élégance de ces sculptures en dentelle de fer et de bois, c'est découvrir comme elles se déhanchent, se contorsionnent, se tirebouchonnent, c'est voir comme elles s'accrochent, droites et fières, à la façade des immeubles. En marchant distraitemment, tout à coup, on se surprend à chantonner *L'escalier*.

Martin Beaulieu

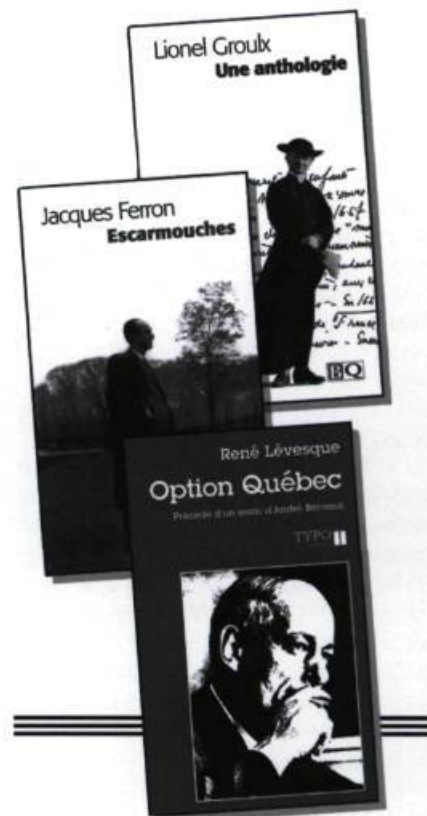
Lionel Groulx, *Une anthologie*. Saint-Laurent, Bibliothèque québécoise, 1998, 312 p.

Jacques Ferron, *Escarmouches*. Saint-Laurent, Bibliothèque québécoise, 1998 (1975 pour l'édition intégrale en deux tomes), 351 p.

René Lévesque, *Option Québec*. Montréal, Éditions Typo, 1997 (1968), 352 p. (Collection Essais).

Voici trois auteurs controversés dont les rééditions en format de poche et à prix modique devraient aider à une meilleure compréhension de leurs œuvres respectives. On remarque toutefois que le travail éditorial a été effectué avec un inégal succès. Nous les présenterons ici successivement.

L'anthologie de textes de Lionel Groulx (1878-1967) résulte d'une sélection thématique dans des milliers de pages, réalisée par Julien Goyette, avec l'appui de la Fondation Lionel-Groulx. Il s'agit dans plusieurs cas de brefs extraits (d'environ une page chacun) de conférences et d'extraits de ses livres. Il n'y a pas d'annotations de l'éditeur ou de commentaires autres que les présentations faites par Julien Goyette de chacune des dix parties du livre (sur l'histoire, la nation, la langue, la culture, etc.). Ce choix de textes démontre à quel point Lionel Groulx débattait de questions qui nous préoccupent tou-



jours, et nous rappelle qu'il savait être à la fois nuancé et clair dans ses propos.

Les lettres ouvertes, articles et autres billets de Jacques Ferron (1921-1985) confirment que ce médecin romancier, peut-être le meilleur écrivain québécois du siècle, savait aussi être un essayiste intelligent et judicieusement critique face à son époque. Les propos sur des questions touchant la santé et l'exercice de la médecine sont particulièrement originaux, en ce sens que peu d'écrivains québécois pratiquaient aussi la médecine. En relisant Ferron, je repensais aux ouvrages si bouleversants de l'écrivain allemand Gottfried Benn, qui était lui aussi médecin. Cependant, cette réédition d'*Escarmouches* de Jacques Ferron ne reprend pas l'intégralité, mais seulement une sélection de textes parus auparavant dans deux tomes du même titre; mais rien n'empêche le lecteur insatisfait de ces 343 pages de retrouver les éditions originales datant de 1975, et même l'excellent *Lettres aux journaux*, du même auteur, paru en 1985, et qui contient des textes couvrant exactement la même période. Je constate cependant que cette réédition sans notes éditoriales ni annotations souffre terriblement du passage du temps. Pour cette raison, il serait grand temps d'envisager une édition critique des essais de Jacques Ferron (et en particulier de ce livre), car beaucoup des personnages québécois mentionnés dans les diverses lettres rassemblées ici sont quelque peu oubliés. L'édition

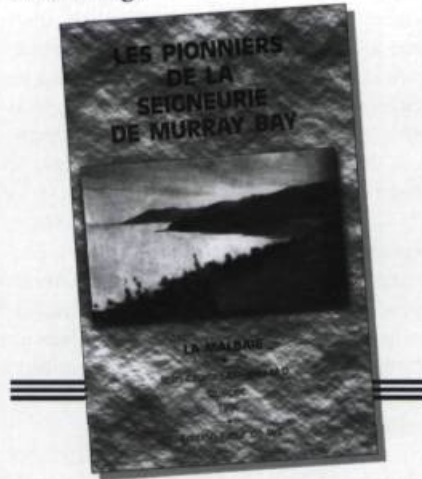
critique permettrait de situer ces personnages et de préciser leurs liens avec Ferron. Enfin, les circonstances liées à l'actualité ayant donné lieu à la plupart des textes réunis dans ce livre manquent ; il faudra situer davantage, replacer chaque article dans son contexte, car ces textes incisifs et concis étaient d'abord destinés à une publication ponctuelle et immédiate, et l'auteur ne les a pas encombrés d'une trop longue mise en situation. Évidemment, le style vivant et mordant de Ferron ne vieillit pas, et c'est toujours un plaisir de le relire.

La réédition du livre *Option Québec* de René Lévesque (1922-1987) est, du point de vue éditorial, plus réussie. Cet ouvrage avait été écrit en 1967 et était paru en 1968, après avoir été publié partiellement sous forme de chroniques dans *Le Devoir*. Il s'agit en fait d'un rappel historique écrit en pleine Révolution tranquille, suivi d'un constat, d'un projet, d'une vision du Québec de l'avenir. Après plusieurs rééditions, ce premier livre de son auteur est aujourd'hui disponible en format de poche, augmenté d'une synthèse historique de 136 pages d'André Bernard portant sur les 30 années qui ont suivi la publication d'*Option Québec* et accompagné d'un épilogue très personnel de Pierre Perrault (qui curieusement ne parle ni de René Lévesque ni de son livre). Évidemment, l'ouvrage en soi confortera les uns, mais convaincra difficilement les autres. Quant au portrait de l'homme et de son œuvre, on se référera au collectif sous la direction d'Yves Bélanger et de Michel Lévesque, *René Lévesque, l'homme, la nation, la démocratie* (Presses de l'Université du Québec, 1992, 495 p.). On peut cependant s'amuser d'une remarque de René Lévesque (p. 206), à qui un financier canadien avait prédit en 1967 la chute du dollar canadien à 80 ¢ des États-Unis en cas de séparation du Québec ! Étant donné la valeur actuelle de notre devise, cette situation serait inespérée ! Pour résumer, *Option Québec* permet de comprendre les raisons historiques et culturelles qui motivent les souverainistes québécois.

Ces trois rééditions nous prouvent qu'il importe désormais de « contextualiser » les ouvrages devenus des classiques de notre production littéraire, et que des rééditions à un prix accessible ne suffisent pas en soi à faire connaître et comprendre des textes et des problématiques qui, tout en étant relativement proches des nôtres, proviennent d'une époque déjà lointaine. Un important exercice éditorial et critique reste encore à faire dans plusieurs cas, surtout au moyen d'annotations précises et concises, afin de rappeler aux nouvelles générations la position des protagonistes, les circonstances entourant les faits, les enjeux qui s'opposaient

dans chaque débat. C'est le métier de l'historien.

Yves Laberge

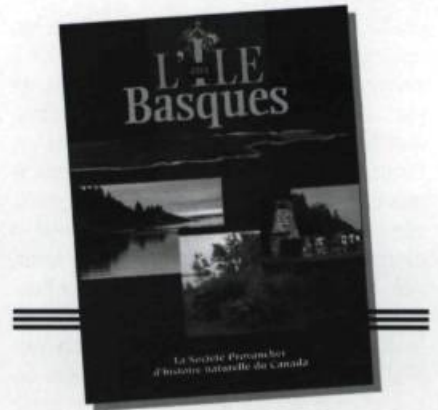


Jean-Charles Claveau. *Les pionniers de la seigneurie de Murray Bay*. Québec, Éditions Fleur de Lys, 1996, 190 p.

Le régime seigneurial a été une des institutions essentielles du Régime français. Et encore aujourd'hui, le paysage québécois en conserve des traces. Au lendemain de la Conquête, quelques seigneuries ont été concédées par le gouverneur James Murray à d'anciens officiers britanniques. Tel a été le cas de la seigneurie de Murray Bay, dans Charlevoix. Le 27 avril 1762, John Nairne, ancien capitaine du 78^e régiment des Highlanders écossais, se voit attribuer cette seigneurie qu'il ne tardera pas à peupler. La majorité des censitaires sont d'origine canadienne-française (Brassard, Bouchard, Dufour, etc.), mais on y retrouve aussi quelques Écossais (Blackburn, Thomson, Nairne).

En se basant sur une carte de la seigneurie de Murray Bay dressée en 1787 et donnant le nom des censitaires, Jean-Charles Claveau réalise une brève généalogie de ces pionniers à partir de sources imprimées, mais aussi archivistiques. Un intérêt et un soin particuliers sont portés à Hugh Blackburn, un des ancêtres de l'auteur. En plus de notes historiques sur cet individu, il dresse une généalogie descendante et présente des personnalités contemporaines comme Jean Pagé et Jacinthe Blackburn-Simard, tous deux descendants de Hugh. De nombreuses photographies, une bibliographie et un index onomastique complètent l'ouvrage. Ce livre s'inscrit dans une nouvelle tendance qui associe un territoire géographique aux familles pionnières, une façon d'écrire l'histoire avec un petit « h », l'histoire du peuple québécois aux multiples racines.

Sylvie Tremblay



Sous la direction de J.C. Raymond Rioux. *L'île aux Basques*. Charlesbourg, La Société Provancher d'histoire naturelle du Canada, 1997, 263 p.

Au nord-est de Trois-Pistoles se profile la petite île aux Basques qui doit son nom aux Basques, venus y pêcher la baleine entre 1540 et 1637. Cette île a récemment fait l'objet d'un ouvrage fort instructif qui rassemble les textes de quatorze auteurs appartenant à plusieurs disciplines scientifiques. C'est dans le cadre du 75^e anniversaire de la création de la Société Provancher d'histoire naturelle du Canada que ces auteurs ont été conviés à participer à la réalisation de cette œuvre de grande qualité.

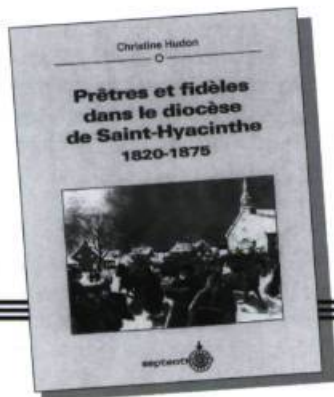
Illustré de manière remarquable par des aquarellistes et peintres animaliers de renom, au Québec et en Amérique du Nord, et agrémenté de nombreuses photographies, cet ouvrage constitue une véritable histoire environnementale de l'île aux Basques. Les textes que l'on y trouve font état des recherches menées dans l'île depuis le début du siècle dans les domaines de la géologie, de la botanique, de la mycologie, de l'ornithologie, de la biologie marine, de l'histoire et de l'archéologie.

Selon l'archéologue Laurier Turgeon, l'île aux Basques est un véritable microcosme de l'histoire du Québec. Des Amérindiens l'ont occupée de façon sporadique dès la période du Sylvicole. Comme en témoignent les vestiges de plusieurs foyers laissés sur place, les Basques pêchèrent la baleine pour en tirer de l'huile. On en sait cependant moins pour la période qui fait suite à la constitution de l'île en fief et seigneurie, en 1687. Ce n'est qu'après avoir été acquise par la Société Provancher, en 1929, que cette île, avec ses ressources fauniques nombreuses et son riche patrimoine, fut protégée. Annuellement, depuis 1929, des excursions y sont organisées, faisant le bonheur des ornithologues, tant professionnels qu'amateurs.

Au début du XX^e siècle, l'île aux Basques était un laboratoire d'observation pour

plusieurs spécialistes des sciences de la nature. Cette fascination a perduré jusqu'à aujourd'hui et les contributions des auteurs sont là pour prouver cette affirmation. En lisant leurs textes, on apprend que l'île est formée de roches sédimentaires tels que le grès et le schiste ardoisé. Avec son milieu sec, elle forme une communauté de végétaux et d'organismes vivants marquée par la diversité. Plus de 330 taxons composent la flore vasculaire et près de 230 espèces d'oiseaux fréquentent les différents milieux naturels de l'île. Les prairies des criquets, l'étang des demoiselles et des libellules ainsi que la petite forêt sont des milieux où prolifèrent une multitude d'insectes. Bref, il y a beaucoup à apprendre sur cette petite île. J'aurais toutefois aimé qu'on situe davantage la création de la Société Provancher d'histoire naturelle du Canada et l'acquisition de l'île aux Basques à l'intérieur d'un mouvement plus vaste, qui a touché tous les pays occidentaux, celui de l'émergence de sociétés et d'organismes de protection qui ont contribué d'une part à la construction d'une culture scientifique particulière et d'autre part à la mise en place des conditions favorables à l'affirmation du mouvement social relié à l'écologie. Malgré l'absence d'une préface sur la géographie, laquelle aurait fait le pont entre les différents chapitres du livre, il n'en reste pas moins que *L'île aux Basques* est un ouvrage riche en contributions et merveilleusement bien édité.

Yves Hébert



Christine Hudon. *Prêtres et fidèles dans le diocèse de Saint-Hyacinthe, 1820-1875*. Sillery, Les Éditions du Septentrion, 1996, 469 p.

Il fut un temps où la religion faisait partie de la vie de la population au Québec. On écoutait attentivement ce que le curé avait à nous dire sans toutefois le mettre obligatoirement en pratique. À partir de 1820, on percevait un certain renouveau des pratiques religieuses de la population. On associe cela au fait que l'Église catholique change sa posi-

tion, autrefois rigoriste pour aller vers le liguisme, afin de rallier la population de la province aux voies du Seigneur.

Dans son ouvrage, Christine Hudon, une spécialiste en histoire religieuse, cherche à démontrer que le renouveau que connaît le Québec n'est pas seulement relié à un changement des positions de l'Église, mais qu'il est aussi le résultat d'un long processus de transformation qui s'opère dans le discours clérical durant le XIX^e siècle.

Dans la première partie de l'ouvrage, consacrée à la création des paroisses, plus particulièrement celle de Saint-Hyacinthe, on peut apprendre comment on désigne l'emplacement de l'église. De plus, l'auteur nous informe sur la façon de choisir les marguilliers qui devaient s'occuper, avec le curé, de l'administration de la fabrique.

Dans la deuxième partie, Christine Hudon met l'accent sur le clergé. On y découvre le cheminement que doit suivre un jeune homme voulant faire une carrière religieuse.

Enfin, l'auteur poursuit en abordant la vie religieuse et la vie pastorale des fidèles. Ce sont les curés qui avaient la responsabilité d'enseigner les fondements de la foi et d'inculquer la règle de vie chrétienne aux fidèles de la paroisse. Par la suite, il est question des sacrements comme le baptême, le mariage et l'Eucharistie.

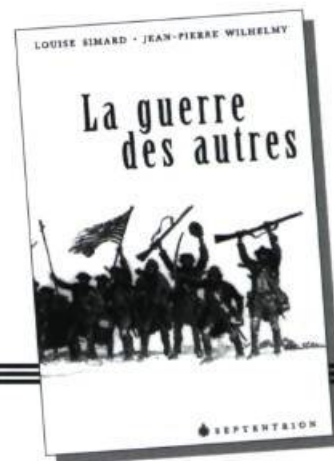
Ce livre, démystifie des aspects importants de l'histoire religieuse dont la mise en place des églises dans les paroisses et les sacrements. Construit de façon simple et clairement présenté, il saura sans doute séduire le lecteur.

Philippe Allard

Louis Simard et Jean-Pierre Wilhelmy. *La guerre des autres*. Sillery, Les Éditions du Septentrion, 1997, 402 p.

Il s'agit ici de la réédition d'un excellent roman historique publié pour la première fois en 1987. Ce roman, tout à fait vraisemblable, relate les aventures fictives de deux mercenaires allemands sensés avoir séjourné dans la «Province de Québec» à l'occasion de la guerre de l'Indépendance américaine. Il est à noter que l'un des auteurs, Jean-Pierre Wilhelmy, a déjà publié par le passé une étude faisant le point sur la venue et le séjour d'environ 10 000 mercenaires allemands dans la vallée du Saint-Laurent au cours de la période 1776-1783.

L'intrigue, fort bien tissée, repose essentiellement sur l'évolution et la complémentarité des profils psychologiques des



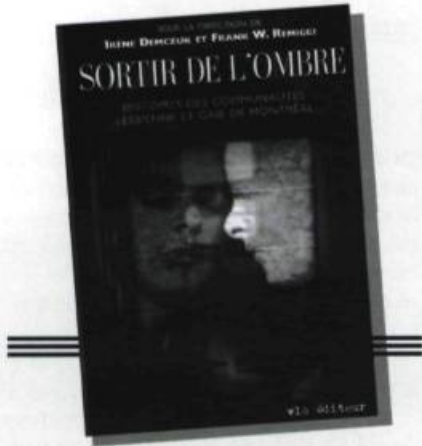
deux personnages principaux, soit celui de la recrue Johann Vogel et celui du capitaine Georg Beyer. Dès le début du récit, lequel s'ouvre sur l'année 1776, ces deux personnages nous sont présentés comme étant sujets du duc de Brunswick, l'un des six princes de l'Empire germanique ayant accepté de louer d'imposants contingents militaires à une couronne britannique qui manque alors de soldats pour étouffer la révolution qui fait rage dans ses colonies américaines. Toutefois, alors que le premier personnage fait figure de jeune étudiant rebelle épris de justice et de liberté, le second est celui d'un militaire de carrière qui s'acquitte avec zèle de sa tâche d'officier de façon à refouler le souvenir d'une enfance tronquée. Leur rencontre, au sein de circonstances tragiques, aura pour effet de souder leurs destinées. Johann sera bientôt enrôlé de force dans l'armée de son prince et tous deux, ainsi que plusieurs centaines d'autres mercenaires parfois accompagnés de femmes et d'enfants, prendront la route du Nouveau Monde. Au cours des sept années suivantes, Johann recourra à son instruction ainsi qu'à sa bonté toute naturelle afin de prêter main-forte aux divers membres de son entourage, qu'ils soient allemands ou canadiens. Le capitaine Beyer, quant à lui, aura l'occasion de faire la connaissance d'individus dont la présence, bientôt indispensable, lui permettra de réapprendre à aimer.

Le contexte historique servant de toile de fond à l'intrigue est admirablement peint. Ainsi, le lecteur, au fil des pages, est successivement témoin de la brutalité avec laquelle plusieurs des mercenaires allemands dont il est ici question furent recrutés, des pénibles conditions de voyage que ceux-ci durent endurer au cours de leur traversée de l'Atlantique, de leur vie quotidienne dans la vallée du Saint-Laurent, des relations parfois tendues, parfois amicales, qu'ils ont pu y entretenir avec les Canadiens et les Britanniques occupant déjà le territoire, enfin, de l'établissement définitif en sol canadien d'un

certain nombre d'entre eux à la toute fin de la guerre de l'Indépendance américaine.

Bref, *La guerre des autres* est un roman historique dont la lecture, fort agréable, permet sans aucun doute de rejoindre la réalité de ce que fut la venue et le séjour des mercenaires allemands dans la «Province de Québec» à la fin du XVIII^e siècle.

Michel Arsenault



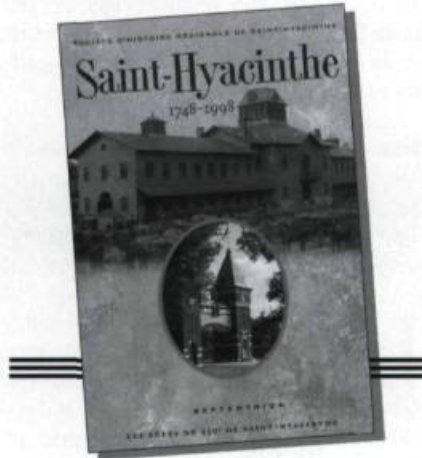
Irène Demezuk et Frank W. Remiggi (dir.). *Sortir de l'ombre*. Montréal, VLB éditeur, 1998, 413 p.

Depuis une quinzaine d'années, on assiste à une prise de conscience de la réalité homosexuelle par la société québécoise. Dans ce contexte, cet ouvrage collectif, le premier du genre, retrace les faits marquants de l'histoire des gais et des lesbiennes de Montréal. Le livre redonne vie aux événements et aux organismes constitutifs de leurs communautés. La quinzaine de collaborateurs, des universitaires ou des militants, s'inspirent d'entrevues, de documents d'archives, d'études québécoises et étrangères ou de leurs expériences personnelles.

Sortir de l'ombre présente certains aspects des réalités multiples et changeantes qu'ont connus les gais et les lesbiennes de la métropole, autant francophones qu'anglophones, au cours des 50 dernières années. Cette démarche met en valeur les différences sociales et culturelles entre gais et lesbiennes ainsi que leurs parcours distincts. La division chronologique, qui assure la cohérence de l'ensemble, comprend trois parties. D'abord, durant la période qui va de la Seconde Guerre mondiale à la promulgation du Bill omnibus, en 1969, les auteurs montrent la vie des homosexuels, confinés à des réseaux de rencontres clandestins et à des publications comme les *lesbian pulps* (romans d'amour à thème lesbien) ou les revues culturistes. Comme l'explique Luther Allen, le désir de conserver l'anonymat con-

tribue alors à développer la drague gaie clandestine, qui se concentre surtout sur le mont Royal. Les chapitres portant sur la période de 1969 à 1982 (année où le «Village» et l'épidémie du sida émergent) traitent de la construction des communautés par la formation de groupes de soutien ou de revendications. La troisième partie du livre aborde les vingt dernières années où l'émancipation des gais et des lesbiennes se reflète par la multiplication des médias, des lieux de rencontre et des organismes socioculturels. Leurs rapports avec l'épidémie du sida sont également traités dans un chapitre. Des cartes permettent de situer les espaces urbains utilisés par les communautés. *Sortir de l'ombre* offre un survol révélateur de la répression dont ont été victime les lesbiennes et les gais de Montréal, de leurs luttes et de leurs victoires. Avec ce livre, leur mémoire collective s'inscrit désormais dans l'histoire de la ville. Espérons qu'il donnera lieu à d'autres études sur les communautés gais et lesbiennes, champ de recherche en ébullition chez nos voisins du Sud.

Mathieu Arsenault



La Société d'histoire régionale de Saint-Hyacinthe. *Saint-Hyacinthe 1748-1998*. Sillery, Septentrion, 1998, 405 pages.

Ce livre, commandé par la Société historique de Saint-Hyacinthe pour célébrer le 250^e anniversaire de la ville, s'inscrit dans une riche tradition de travaux historiques. Contrairement aux monographies marquantes de monseigneur Choquette, qui prenait vivement parti dans les controverses de son époque, les artisans s'effacent devant leur sujet.

Les auteurs ont trouvé maintes raisons de se réjouir du sort de la ville jubilaire. Ils mettent bien sûr en relief la reconversion réussie de Saint-Hyacinthe en technopole spécialisée dans l'agroalimentaire. Sa situation au cœur de la fertile plaine monté-

réennienne est une des clefs de ses succès économiques d'hier et d'aujourd'hui. Au cours de son histoire, Saint-Hyacinthe a toujours bénéficié d'axes de transport stratégiques : d'abord la rivière Yamaska, puis le chemin de fer la reliant à Longueuil dès 1848, et finalement l'autoroute Jean-Lesage, qui a permis de développer toute une nouvelle partie de la ville, depuis 1963. À cet égard, le livre aurait peut-être pu comporter davantage de cartes et de plans pour illustrer son intéressant propos.

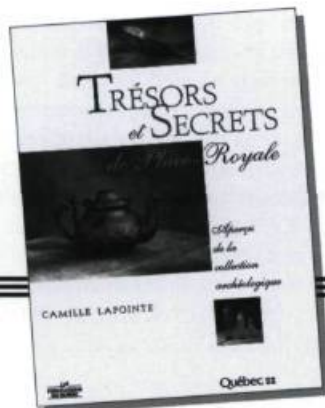
Les lecteurs pourront par ailleurs constater à quel point Saint-Hyacinthe a préservé une forte identité régionale, avec ses institutions d'enseignement renommées, son dynamisme soutenu aux plans culturel et politique et aussi son patrimoine architectural. Malheureusement, on lit aussi qu'une suite d'incendies a défiguré Saint-Hyacinthe plus encore peut-être que les autres villes du Québec. Le plus récent de ces sinistres, en 1981, a été cependant l'occasion d'une rénovation qui contribue à la vitalité actuelle du centre-ville.

Située à la limite du territoire développé selon le cadastre colonial français, dernière seigneurie avant les Cantons de l'Est, Saint-Hyacinthe est aussi une sorte de microcosme des enjeux de l'histoire du Québec. La Conquête y a marqué une rupture relative de l'ordre établi par le Régime français et la jeune seigneurie a pu prendre un essor avec les nouveaux maîtres. Les Maskoutains ont aussi pris part à la rébellion de 1837-1838, surtout en investissant beaucoup de leurs économies dans une république dont la proclamation semblait imminente. Durant la seconde partie du XIX^e siècle, l'encadrement de la société par l'Église s'est manifesté par la fondation de communautés religieuses et par le développement des idées ultramontaines auxquelles la ville a servi de tribune. Chez les Maskoutains, comme ailleurs cependant, le cléricisme a été beaucoup moins monolithique que ce qu'on en racontait au plus fort de la Révolution tranquille. La politique locale, surtout de 1850 à 1950, a été le théâtre de débats virulents menés notamment dans les colonnes d'une presse régionale très enracinée. *Saint-Hyacinthe 1748-1998* permet de visiter une galerie de portraits pleine de relief. On y rencontre des mystiques et des héros du sport, un seigneur rouge et un évêque béatifié, le fondateur de l'Institut canadien et le maire Téléphore-Damien Bouchard, aussi novateur qu'anticlérical, sur lequel on aurait apprécié une information plus abondante, puisqu'il est à peine fait mention de sa remarquable carrière de député. Saint-Hyacinthe a aussi été le théâtre d'événements pittoresques. Près du marché central serait né le

mot «québécois», dont deux étymologies sont rapportées. La taverne qui a servi de modèle à la pièce *Broue* était aussi une institution maskoutaine, tenue par Willy Lamothe après sa carrière de chanteur.

Bref, ce livre est un monument à la gloire de cette jolie ville, une somme à laquelle on se référera pour se souvenir, pour apprendre ou pour se divertir.

Alain Huot



Camille Lapointe. *Trésors et secrets de Place-Royale. Aperçu de la collection archéologique*. Québec, Les Publications du Québec, 1998, 217 p.

Voilà un album, tout en couleur, nous montrant les trésors mis au jour par les archéologues lors des grands travaux de restauration et de reconstitution du secteur de la Place-Royale à Québec. Un beau livre qui ne peut que contribuer à me découvrir enfin une âme d'archéologue. Je dois ici vous faire un aveu (d'ailleurs Roland Barthes ne disait-il pas qu'un compte rendu nous en apprend de toute façon davantage sur l'auteur du compte rendu que sur le livre commenté) : la visite des chantiers de fouilles, qui sont tous gris dans mon esprit, avec de la boue au fond de leurs tranchées, et le vent qui sifflait sinistrement dans les tentes, m'a toujours

quelque peu ennuyé, et les amas d'artefacts noircis m'ont souvent laissé indifférent. Mais, voici un bel album illustrant des objets de la vie quotidienne de la Nouvelle-France et du XIX^e siècle qui ont retrouvé leurs couleurs et ont été photographiés avec soin et sous des éclairages bien étudiés. Prennent tour à tour la vedette des assiettes et des verres, des bouteilles et des pots, mais aussi des jouets, des chandeliers et des mouchettes, des armes, un collier de perles, des bagues et une brosse à dents.

Deux cents des pièces les plus belles et les plus intéressantes de la collection archéologique de Place-Royale sont donc ici mises en valeur. Ces objets font partie d'une collection de 14 000 pièces conservée au Laboratoire d'archéologie du ministère de la Culture et des Communications et qui, en 1998, a été classée bien culturel par le gouvernement du Québec.

Madame Camille Lapointe, archéologue de métier et de passion, nous présente chacune des pièces dans de charmants petits textes où s'entremêlent érudition et bonheur de la découverte. Certes, bien des études, des rapports et des dossiers ont déjà été publiés au sujet de notre Place-Royale, mais *Trésors et secrets de Place-Royale* surpasse toutes ces publications par ses qualités esthétiques.

Jean-Marie Lebel

Jacques Guimont. *La petite ferme du Cap Tourmente*. Sillery, Les éditions du Septentrion, 1996, 230 p.

L'auteur présente le résultat des fouilles menées sur le territoire de la Réserve nationale de faune du Cap Tourmente, à la Petite-Ferme. On y a trouvé des traces d'occupation amérindienne qui remontent au moins jusqu'au XIII^e siècle, mais plus probablement autour de l'an mille. Au moins un fragment de vase en terre cuite date de la période entre les XIV^e et XVI^e siècles, témoi-



gnant ainsi d'une présence amérindienne plus récente. La découverte des vestiges de la ferme que Samuel de Champlain a fait construire au cap Tourmente, en 1626, est exceptionnelle. On a pu aussi étudier des vestiges de la ferme du Séminaire de Québec (1664-1669), qui a été affermée à Joseph Cadet, boucher du Roy, entre 1748 et la Conquête.

Deux sous-chapitres – Par les routes du nord : des terres cuites communes pour la ferme de Champlain et D'ailleurs et d'ici : de la variété à la Petite-Ferme –, rédigés par Geneviève Duguay, chercheuse en culture matérielle, traitent plus particulièrement des terres cuites communes. Cette intéressante contribution peut facilement passer inaperçue, car ces sections ne sont pas identifiées au nom de l'auteur dans la table des matières. ♦

Camille Lapointe



L'archéologie sous toutes ses facettes

Marcel Moussette
Le site du palais de l'intendant

L'archéologue Marcel Moussette, en privilégiant les traces et vestiges matériels mis à jour sous les ruines d'une ancienne brasserie au cœur de la vieille ville, reconstruit l'histoire de Québec et démontre comment s'est façonné ce lieu urbain. 232 p., illustré, grand format, 30 \$

Jacques Guimont
La Petite Ferme du cap Tourmente
Les étonnants secrets de la ferme que Champlain a fait construire en 1626. 230 p., illustré, 20 \$

10 ans d'histoire au
SEPTENTRION

www.septentrion.qc.ca